



présente :

de **Lucette Mouline** (collection : « Littératures plurielles »)

extrait de son ouvrage, *Faux et usages de faux*

(sorti en janvier 2009)

PROLOGUE

Entre ciel et scène

Il n'est d'histoire que d'amour, on le dit, du moins au sens où l'on dit aussi en faire une ou le faire, c'est selon. Or s'il en est toujours une qui tombe en ruines dans une mémoire saturée de la rabâcher, il y en a encore une qui raconte l'inutilité même de la répétition, mais en poussant à s'y tenir, à y croire de plus en plus, et ça pendant des pages. Ainsi, s'il s'agissait seulement de céder à la sourde insistance d'une obsession narrative qui, comme une présence étrangère exerce sa tyrannie, d'honorer les matériaux personnels de la mémoire sous forme de complaisance ou d'aveu, on s'en tiendrait, pour en dissimuler l'emprise, à rapporter chemin faisant des détails de vêtements, de paroles, d'occupations ou de loisirs, de lumière ou de saison. Ce serait, afin de raconter malgré soi, se donner l'air de ressasser le concret du tout venant, comme si un roman commençait par des choses. Alors qu'en faisant semblant d'oublier époques, circonstances et sentiments, seuls censés sonner le départ de la vie véritable, on pourrait espérer les inventer, non sans le pressentiment de leur invraisemblance. Car rien n'est plus incroyable que la réalité.

Ce serait, en ce qui me concerne, oser passer sous silence un épisode exceptionnel de ma destinée, si singulier que toute référence matérielle y vacille derrière l'écran des mots puisqu'il m'introduisit à la reconnaissance d'une de ces histoires dont on cherche vainement en soi la trace et qui appartient à un ou plusieurs êtres, telle une promesse à des visages mais on ne le sait pas, parce qu'il aurait fallu pour le discerner qu'on se prenne pour un écrivain et qu'ils deviennent en même temps, ces êtres, les vivantes certitudes d'une vocation sans doute forgée de toutes pièces.

Comme si dans la démarche chaloupée, les foulées basculantes de courtes jambes ouvrant large le compas jusqu'à des pieds obliques décrivant la joyeuse géométrie dite familièrement à la deux heures moins dix, dans le dos arqué sur des bras serrés contre le torse bombé, dans les mains enfouies aux poches verticales du blouson, le masque d'argile brune aux traits plissés, aux yeux noyés, seulement illuminé par l'éclair de dents petites, éblouissantes parmi le velours violacé de lèvres insoupçonnables,

comme si dans tout cet inconnu de l'étranger qu'enfin je m'approprié avait battu longuement la cadence d'une histoire, le cœur secret d'un récit.

Je l'avais découvert, ainsi que sa compagne – car ce que j'ai à dire concerne avant tout le couple né de leur rencontre – au cours d'une de mes séries de représentations d'hiver dans un petit théâtre parisien, une de ces salles assez modestes dont la capitale fourmille et que je pouvais louer plusieurs semaines d'affilée afin d'y présenter les produits aventureux de mes mises en scène occasionnelles, on dit parfois un travail d'amateur, terme approprié certes, insuffisant cependant à mes yeux pour désigner mon activité.

En effet, mon entreprise théâtrale avait ceci de particulier qu'elle s'exerçait dans les périodes de liberté que me laissaient les métiers alimentaires, tous provisoires, tous plus ou moins improvisés que la nécessité m'obligeait à tenter. Dans le domaine professionnel l'insolite des opportunités vengeait souvent mon incompétence quasi universelle. Grâce à des goûts fantasques qui m'orientaient vers des occupations très diverses, je trouvais le moyen de réussir là où chacun ou presque se sentait nul par définition. Par ce subterfuge, j'étais devenu, comme beaucoup d'individus qui ne se sentent qualifiés pour rien, l'enfant terrible du commerce, ayant fréquenté, depuis la vente des cravates dans un parapluie sur les champs de foire jusqu'aux expériences en chambre les plus modernes du type gagnez de l'argent chez vous en vendant de la parfumerie, un nombre considérable de gagne pain farfelus.

Au moment dont je vais parler ici, je venais d'accepter un travail de représentant en photos aériennes, décision prise sur une annonce qui m'avait procuré quelque ressource. Après quoi, m'étant toujours réservé une grande souplesse dans mes engagements, ce que cette occupation permettait, je l'avais assez vite délaissée quelque temps pour retrouver ma toquade : le spectacle.

Puisque c'est à cet art qu'en somme je dus indirectement mon premier contact avec la série d'événements qui façonnèrent mon devenir, je ne m'acquitterai avec honnêteté de ma dette envers lui qu'en rapportant d'abord comment j'y avais été conduit.

Admettons qu'on ne peut comprendre le destin en dents de scie que – théâtre ou non – je m'étais taillé, si l'on fait abstraction de la volonté quelque peu brouillonne avec laquelle je m'appliquais à donner une issue concrète aux éléments les plus marquants et les plus disparates de mon caractère, du moins ceux qui m'apparaissaient tels. Né sous le signe du Verseau qui produit – encore un on dit, lequel avait tendance à m'avantager – des artistes avérés ou avortés, breton têtu comme il se doit et par contradiction fort instable ce qui me rendait coutumier des pires coups de tête, je n'avais jamais pu m'astreindre à une tâche stable ou même déterminée. En revanche, je faisais preuve d'une certaine constance dans ce qu'on aurait pu appeler des violons d'Ingres si le reste de mes activités avait pu comporter un centre quelconque. Ce n'était pas le cas et dans le réseau où je dépensais sans compter une énergie désordonnée, j'étais incapable de discerner le principal de l'accessoire. Seules comptaient la mobilité, la trépidation, disons même si l'on préfère, l'effervescence, avec laquelle se succédaient ou parfois se superposaient les identités diverses qui correspondaient aux usages fort différents que je faisais de ma personne.

À l'époque dont il s'agit, je venais donc de me lancer dans un boulot agréable où l'on pouvait voir, au propre comme au figuré, les choses de haut. On m'appelait quand on avait besoin de moi, ou bien – c'était encore plus commode – si mes fonds commen-

çaient à s'amenuiser de façon quelque peu alarmante, je me manifestais auprès de la direction afin – comme je disais – de faire un peu d'argent. Prenais-je par là modèle sur des ancêtres paysans qui disaient autrefois faire les foins, la moisson, le vin, ou le cidre ? Je l'ignore, d'autant plus que ces expressions, plus normandes que bretonnes, venues probablement de métissages provinciaux n'étaient guère adaptées à la pêche en mer, principale source de revenus de mes ancêtres et des gens de mon entourage. Quoi qu'il en soit, j'avais pu sans avatar fâcheux – le risque de perdre son travail si on ne s'y tenait pas, comme on disait aussi, ne menaçait pas encore systématiquement celui qui en usait avec désinvolture – m'octroyer plusieurs semaines de loisir pour m'adonner à ce que je puis nommer la plus récurrente de mes passions, je veux encore dire le théâtre.

Il remontait en fait à très loin dans ma vie. Ma mère m'avait élevé seule après le départ d'un marin volage qui m'avait conçu avant de disparaître outremer sans laisser de traces, comme on abandonne par charité un lot de consolation. À son grand désespoir, j'avais, une fois mon bac en poche, mis à profit mon diplôme tout neuf pour monnayer le premier avatar de mon inconstance. Ignorant que ce choix de métier irréfléchi inaugurerait une longue série d'épisodes similaires, j'avais suivi une formation d'éducateur spécialisé, et après de courtes études, encadré à plusieurs reprises des stages d'adolescents à problèmes. Les jeunes que je devais piloter possédaient seulement quelques années de moins que moi. Ils avaient, un peu comme moi, avec la différence que c'était probablement ma famille bancale qui avait inspiré mes idées libertaires – ma mère institutrice qui aurait pu faire sur moi une fixation pédagogique adroit le dehors et me laissait livré à moi même – rué dans les brancards. C'est par mes élèves que le théâtre était entré dans ma vie pour ne plus en sortir.

En effet, démuné de toute méthode, je n'avais pas été long à m'apercevoir qu'il constituait à l'égard des laissés pour compte qui m'entouraient un moyen d'accès privilégié à la socialisation et à la culture. Je découvris Molière, Marivaux, Musset, mes trois M comme je les appelais et fis autour d'eux afin de les faire interpréter par mon auditoire, un grand nombre de lectures éclairantes et nourrissantes.

M'étant donc mis à enseigner aux autres, durant cinq ou six ans, ce qui me faisait cruellement défaut et dont j'avais peut être besoin encore plus qu'eux mêmes, à cause d'une tendance très marquée à l'interrogation sur toutes choses et le langage en particulier, j'avais par là, chemin faisant, beaucoup appris. Plus tard – mes vingt cinq ans approchaient – après avoir sous la pression de mon humeur changeante, abandonné mon poste d'éducateur, je me rendis compte que j'y avais puisé le goût de ces spectacles en rafales dont l'envie me revenait périodiquement, suivant les révélations des bibliothèques. On comprendra que pour former les autres, je me sois constitué de façon anarchique mais persévérante un véritable réservoir de connaissances. L'atavisme avait dû jouer dans l'affaire. N'empêche, j'étais devenu, dix ans après, un autodidacte distingué qui, sans avoir de prétentions encyclopédiques, savait, comme on dit, ce que parler veut dire et tenait un rang honnête dans les débats des intellectuels qu'il lui arrivait de rencontrer dans les salles avant ou après les spectacles.

Le travail alimentaire n'était plus qu'une parenthèse. L'engrenage m'emportait. Plus je lisais, plus je montais de pièces – classiques ou non, seul comptait leur attrait – plus je trouvais d'arguments pour secouer le joug des contraintes matérielles que je ne perdais pas de vue. J'étais devenu un individu à double visage, pseudo artiste et camelot, sachant bien que quelque part ces deux effigies se confondaient dans un unique caprice, pour moi plus précieux que tout.

J'en étais là, en décembre 1998, le lendemain de Noël, pendant une programmation de l'Avare – pièce que j'adorais parce qu'elle était drôle, mordante et populaire dans un théâtre de la rue Marie Stuart qui portait encore ce nom auquel devait être substitué quelques années plus tard le trébuchant Mélo d'Amélie. C'était un soir d'âme déserte qu'accablaient les lourdeurs des plaisirs refroidis. Par surcroît, je me trouvais aux prises avec la légère angoisse des fins de programmation. Plus que deux jours et tout serait terminé. Le rideau – au figuré et aussi au sens propre où l'image était dure – tomberait sur ma pièce et ce serait irrémédiable. J'avais horreur des reprises : une naissance se produit-elle deux fois ? Il m'était pénible d'abandonner mon Avare à l'orientale, où parmi des comparses tous en costume chinois, Harpagon, débarrassé de l'image médiocre du radin sordide qui lui collait à la peau revêtait la majesté d'un souverain du Céleste Empire pour se muer en tyran redoutable, une espèce de dément, un fou de pouvoir. Au final, plus aveugle que jamais au milieu de sa maisonnée, il brandissait, dans un ultime défi, le globe terrestre en guise de cassette.

C'était, on le croira aisément, un de mes plus joyeux délires, d'ailleurs chaleureusement accueilli du public conquis par l'originalité d'une mise en scène chatoyante et dont le sens, si l'on voulait bien y prendre garde, allait vers la plus rude des leçons de Molière.

Qui plus est, mon regret de voir tout cela s'achever se doublait de nombreuses craintes de nature plus personnelle. L'existence que je m'étais forgée à coups d'épisodes emboîtés ou successifs, de métiers gigogne appelait une phase nouvelle, une formule différente. Je détestais les macérations sentimentales. Il fallait faire tourner la roue pour ne pas s'enliser. La satisfaction de mon dernier spectacle m'avait rendu difficile. Un chapitre se terminait. Pour l'instant, je n'avais rien en vue. J'allais platement reprendre mon job de photographe volant. Pour couronner le tout, était-ce la proximité d'une année révolue, la sensation de vieillissement liée à une trêve théâtrale après des dates providentielles – je n'avais jamais encore eu la chance de jouer pour les fêtes – le vague malaise d'un potentiel d'énergie brutalement devenu inutile, j'étais à vif, à la crête de moi même, aiguillonné par l'idée de la perspective indispensable à faire naître, l'espoir irraisonné à matérialiser d'un événement nécessaire qui viendrait me tirer de là.

Du fond de cette impasse, je me moquais encore plus qu'à l'ordinaire des nombreux écrits que je n'avais pu m'empêcher de commettre parallèlement à cette trajectoire déjà bien encombrée, quand, ne doutant vraiment de rien, j'avais, à maintes reprises, jeté sur des feuilles de carnet, en répétition ou ailleurs, un pot pourri de réflexions et même d'ébauches narratives en manière d'essai ou de journal, comme on voudra, dont le dénominateur commun était de me confirmer dans mon être et de n'appartenir à aucun genre déterminé. À cet égard, j'avais été contraint de constater qu'en général, parmi ces incursions dans le domaine créatif théâtrales ou littéraires, pratiquées à la sauvette entre deux survols des châteaux ou de terres de riches propriétaires soucieux de contempler leurs biens tirés sur papier glacé en couleurs éclatantes, le théâtre semblait me convenir beaucoup mieux que ces déversoirs ou défouloirs condamnés à demeurer du poil à gratter dont je me serais très bien passé tout en y revenant sans cesse. J'ai eu beaucoup plus tard l'explication de ce phénomène. Sur le moment je pensais que le caractère embryonnaire et négligé inséparable de mes écrits provenait du fait que la scène possédait une structure toute faite, une forme donnée, servie sur un plateau, c'était le cas de le dire.

Écrire était ardu, fatigant. On imaginera peut-être que j'endurais stoïquement en ce domaine les tortures d'une humiliation qu'aurait bien méritée une telle outrecuidance de touche à tout. Or du fait d'une incroyable inconscience ou inconsistance,

comme on voudra, il n'en était rien. Dans la mesure où j'ignorais tout de moi même, je me laissais balloter au gré du temps, avec cette candeur qui peut passer pour de la témérité, de ne jamais m'avouer vaincu.